

Louis Fréchette se décida à participer au concours ouvert par l'Académie française, il dut réunir, au hasard, un certain nombre de pièces éparses, dont il fit en hâte un volume. Le dit volume, imprimé à Québec et tiré à trente exemplaires seulement, a pour titre : *Les Fleurs boréales*.

Dans ce livre forcément très rare, et dont l'auteur a bien voulu nous faire don d'un exemplaire, les qualités poétiques de M. Fréchette éclatent à chaque page. Il y a à la fois de l'inspiration et du sentiment ; mais qu'il soit emporté par l'une ou dominé par l'autre, le poète reste toujours clair et correct.

Au cours de la séance académique, M. Camille Doucet parlait avec émotion de la sympathie profonde que les Canadiens conservent, au fond de leur cœur, pour tout ce qui leur rappelle la France. Il y a précisément plusieurs pièces de vers inspirés par cette pensée, dans le volume de M. Fréchette, entre autres le sonnet suivant, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire :

Toi, dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi, qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi, dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains.

Toi qui portes au front, Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais.

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français !

Grand, les épaules larges, la figure ouverte, l'abord extraordinairement sympathique, M. Fréchette parle notre langue avec la facilité et la correction d'un Parisien de race. Un léger accent anglais, presque imperceptible et qui ne porte que sur certains mots, donne par intervalles à sa voix une originalité qui n'est pas sans charme. Il suffit de cruser dix minutes avec lui pour être convaincu que le fond de son tempérament est la bienveillance comme le fond de son caractère est la modestie.

Il a fallu lui faire violence pour le décider à réunir ces vers en volume, et au dernier moment, pris de cette terreur vague qui est une des marques du talent, il s'est cru obligé de s'excuser de son audace dans un dernier sonnet qui est comme la présentation de ses vers au public.

Pauvres petits oiseaux que le caprice enlève
Aux paisibles abris de vos taillis secrets,
Vous allez demander aux regards indiscrets
Un peu de cet éclat que toute enfance rêve.

Pauvres petits oiseaux, sur vos humbles attraits,
Vous voulez, dites-vous, que l'aurore se lève...
Mais dans les pleurs souvent un beau rêve s'élève,
Et la gloire a coûté bien des cuisants regrets !

N'importe, ouvrez au vent vos ailes frémissantes
Bravez, petits oiseaux, nos saisons menaçantes !
La tempête a toujours son lendemain vermeil !

La pelouse a des tons plus verts après l'averse :
Et l'azur vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil !

C'est la première fois que l'auteur de *Fleurs boréales* vient en France. Marié et père de deux enfants qu'il adore, M. Fréchette s'est fait à Montréal une vie de famille et d'intérieur dont il se plaît à ne pas sortir, et dans la douce intimité de laquelle il a hâte de rentrer. Ce soir, il quitte Paris pour aller passer quelques jours dans le Berry, au milieu de la famille de M. Blanchemain, son ami défunt. Puis reviendra à Paris lundi ou mardi et repartira presque immédiatement pour le Canada.

DU *Moniteur Universel*.

L'ACADÉMIE ET LE CANADA.

On sait que le premier des prix Montyon, dans la section de la littérature, a été décerné à un Canadien, M. Fréchette. M. Camille Doucet a été vivement ap-

plaudi quand il a fait, en même temps que l'éloge de M. Fréchette, l'éloge du Canada, "ce pays que nous aimons et qui nous aime."

L'honneur accordé à un Canadien était cependant une grave dérogation à la règle qui préside au partage des prix Montyon.

M. de Montyon a, en effet, stipulé dans sa donation que les prix ne seraient donnés qu'à des citoyens français.

Il a fallu toute la diplomatie déployée par un honorable académicien pour convaincre la docte assemblée qu'un enfant du Canada pouvait être considéré comme un fils de France, sans que l'ombre de Montyon en fût scandalisée.

Une indiscretion vient de nous apprendre comment le résultat désiré et ratifié par le public, a été obtenu.

M. Xavier Marmier, le lettré délicat et le profond érudit que tout le monde connaît—nous devrions dire que tous les mondes connaissent, car M. Marmier fut un grand voyageur—se trouva, par un hasard providentiel pour M. Fréchette, chargé d'examiner un ouvrage intitulé *Poésies Canadiennes*.

"Canadiennes," ce mot frappa M. Marmier, qui a visité, exploré, étudié avec amour le pays que représentaient jadis ces doux noms : la Nouvelle-France et la Louisiane.

Le savant académicien se souvint de la large part qu'il avait consacrée au Canada dans ses *Lettres sur l'Amérique*, et il se mit à lire avec attention le volume de M. Fréchette.

Il y trouva de si beaux vers, des sentiments si élevés, il y sentit un souffle si français, qu'au jour du dépôt des rapports il demanda nettement le premier prix Montyon pour le Canadien Fréchette.

Tout d'abord on lui opposa le règlement : M. Fréchette était étranger.

C'est alors que M. Marmier prit la parole et, avec une grande éloquence, il raconta l'histoire du Canada. Il apprit à ses honorables collègues que ce pays qui comptait, en 1764, 70,000 Français, en possède, aujourd'hui, plus de 1,200,000 dont la race anglo-saxonne, avec toute sa puissance d'absorption, n'a pu détruire la nationalité.

La France ne gouverne plus, en effet, ces contrées qu'elle avait si noblement acquises, mais son œuvre y est restée.

La littérature française s'y montre florissante.

L'instruction s'y développe si rapidement qu'il y a plus d'écoles et d'élèves, selon la population, qu'il n'y en a dans les pays de l'Europe les plus avancés.

Dans la province de Québec, particulièrement, la langue de la population catholique, de ses universités, de ses gymnases, de ses écoles professionnelles et de ses milliers d'écoles primaires, est la langue française, la claire et pure langue de nos temps classiques qui n'a pas encore été corrompue sur les rives du St-Laurent par les néologismes des bords de la Seine.

Enfin, M. Xavier Marmier fut si pressant, si enthousiaste, si persuasif que ses collègues abondèrent dans son sens et décernèrent le prix à M. Fréchette.

L'auteur des *Poésies Canadiennes* est bien des nôtres, en effet. Il suffit, pour en être assuré, de relire ces quatre vers que M. Camille Doucet nous disait avant-hier avec un si grand charme :

Chez nous un sentiment qui ne saurait périr,
C'est l'amour du vieux sol qu'à bénir on s'obstine,
Du vieux sol poétique où chanta Lamartine.
Sol maternel pour qui nous voudrions mourir !

LES DEUX MÈRES-PATRIES

La semaine dernière, quelques journaux ont découvert le Canada, absolument comme Alexandre Dumas père avait découvert la Méditerranée ! C'est M. Fréchette et ses *poésies canadiennes* qui nous valent cela, fort heureusement.

Il y avait dans un coin de la grande Exposition de 1878 tout un coin spécial et bien français, dans l'admirable *exposition* du Canada. C'était le coin de la librairie, le coin des poètes, pourrait-on dire comme en parlant de Westminster. Que d'ouvrages à lire, écrits dans notre langue par des Canadiens, et publiés à Montréal,

à Québec, à Lévis ! Il y avait des journaux hebdomadaires avec gravures comparables à *l'Illustration*, des revues, la *Revue de Montréal*, de gros ouvrages de littérature et d'histoire. Il y avait jusqu'à un journal de caricature qui prouvait que la charge, cette plaisanterie bien française, était fort joliment enlevée par les dessinateurs de la Nouvelle-France. On regarda fort peu ce coin particulier, qui était loin du centre, loin du passant et qui avait l'air bien sérieux.

Moi seul, peut-être, m'en occupai, et je reçus alors du Canada toute une caisse d'ouvrages remarquables, une bibliothèque véritable, que l'administration gouvernementale même du Canada m'expédiait, grâce justement à M. Fréchette, *l'homme du jour* à Paris, pendant quelques jours.

C'est là que j'ai pu voir combien était là-bas vivace, ardent, fidèle, l'amour de cette France qu'ils appellent encore la patrie, et qu'ils aiment tant, que le fils de la reine Victoria est forcé de la louer devant eux, dans ses discours officiels, et que tel livre de classes, *l'Histoire du Canada pour les enfants à l'usage des écoles élémentaires*, par un Anglais, M. Henry Miles, est contraint, en parlant à ces petits de l'Angleterre et de la France, de les nommer les deux mères patries !

Les deux mères patries ! Il y a déjà plus d'un siècle et demi que le Canada a été cédé, et les Canadiens appellent toujours la France leur mère !

Ils ont un poète, Crémazie, qui a écrit un poème admirable, le *Drapeau de Carillon*—Carillon, victoire héroïque, gagnée par nos aïeux au bout du monde, et dont le nom nous est même inconnu !

Dans ces vers, le poète Crémazie raconte que le drapeau français qui flottait à Carillon est conservé pieusement par un vieux soldat de Montcalm, au fond d'une chaumière, où, en secret, la nuit, les vieux Canadiens conquis vont le soir coucher, en parlant de Montcalm, le *marquis*, le vaincu, et de Lévis, le victorieux !

Un jour, le vieux soldat de Carillon se sent enflammé d'une idée sublime, et qui lui paraît toute simple. Il roulera ce drapeau sauvé des mains anglaises, sur sa poitrine et, quittant le Saint-Laurent, il ira à Versailles le porter au roi, lui disant :

—Sire, voilà revenu en France notre drapeau criblé de balles et fleurdelysé d'or !

Et le soldat s'en va. Il débarque à Saint-Malo. Il fait à pied la route de Versailles. Il arrive dans la grande cité solennelle. Quel est ce bonhomme bronzé, cassé, poudreux ?

—Je veux voir le roi !

On lui rit au nez.

—Je veux voir le roi ! J'ai à lui remettre le drapeau de Carillon ! Le drapeau du Canada !

Carillon ! Le Canada ! Ah ! Sa Majesté a bien autre chose à faire ! Il se moque bien du drapeau de Montcalm ; il s'est bien moqué de Dupleix, aux Indes !

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi, Le pauvre Canadien perdit toute espérance. Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fon-

tenoi pleurant avec lui consolèrent sa souffrance. Ayant bu jusqu'au bout la coupe de douleur, Enfin il s'éloigna de la France adorée ! Trompé dans son espoir, brisé par le malheur, Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Il revient au pays.

Il ment aux compagnons. Il ne leur dit pas qu'on les oublie, que le Bourbon peut dormir, maintenant que le Canada ne le préoccupe plus.

Il leur dit :

—Les soldats français reviendront et Montcalm sera vengé !

Et il meurt, une nuit, sur la neige blanche, avec son drapeau blanc pour linceul.

On sait par cœur ces vers de Crémazie, à Québec et à Montréal.

Ne dites pas que ce sont là de vieilles histoires. Le Canada de Louis XV, c'est l'Alsace-Lorraine du siècle dernier.

JULES CLARETIE.

M. Gustave Drolet était à la grande séance de l'Académie Française où M.

Fréchette a été couronné. On l'a même pris pour M. Fréchette et il raconte agréablement comment c'est arrivé.

M. Camille Doucet venait de terminer ses émouvantes remarques au sujet de Fréchette par la phrase suivante :

"Ainsi, répondant d'avance à l'appel de l'Académie, M. Louis Fréchette sera le premier poète qui ait fait retentir ici le nom de Lamartine, en l'associant à ce cher nom de la France que gardent dans leur cœur fidèle, tous les enfants qu'elle a perdus." (*Applaudissements prolongés.*)

Et il ferma son cahier, raconte M. Drolet. Quoique je fasse beaucoup d'efforts pour paraître froid, je confesse que je suis d'une sensibilité exagérée, et pour ne pas trop le montrer, je me déclare l'ennemi du *bleu sentimental* en toute occasion. Dès les premiers mots de ce passage, ma gorge se serra, mes voies lacrymales me chatouillèrent désagréablement, et finalement, n'y pouvant plus tenir, j'ouvris les écluses et lâchai tout. Je pleurai comme une femme à la *Grâce de Dieu*.

Je me trouvais dans l'alignement de notre ami Fréchette, lorsque M. Doucet se leva et, apaisant les applaudissements qui convraient son brillant discours, il dit à peu près les paroles suivantes d'un ton des plus émus :

"Vous ne sauriez croire combien nous étions anxieux de nous entretenir avec cette jeune gloire d'outre-mer, avec ce Français du Nouveau-Monde. Eh bien ! nous lui avons écrit, nous lui avons communiqué les décisions de l'Académie Française, en le félicitant chaleureusement en notre nom personnel. Nous attendions avec impatience des nouvelles du lauréat canadien. Rien n'est venu—pas de réponse. M. Fréchette n'a pas répondu par la voie ordinaire. Non, mais qu'a-t-il fait ? Il est venu en personne de Montréal à Paris et il m'a agréablement surpris hier en tombant chez moi. Il est ici au milieu de vous. Il est là, je le vois, voilà ! Qu'il soit le bienvenu !" (En pointant vers mon groupe.)

En attendant les accents émus de ce vieil académicien, tous, membres des cinq académies, savants, philosophes, les ducs, les princes, Jules Simon, Ferdinand de Lesseps, etc., hommes, femmes, tous se levèrent et se tournèrent de notre côté en éclatant en braves déliants. J'ai notre côté en éclatant en braves déliants. J'ai la chair de poule. Mes papiers, mon mouchoir, mon chapeau, je confondais tout, et ce trouble légitime en présence de cet enthousiasme se dirigeant au hasard de mon côté, me fit prendre par beaucoup pour M. Fréchette lui-même. Je fis un effort, et pour rendre à César ce qui lui appartenait, je me levai et dis à mes voisins : mais ce n'est pas moi, c'est mon compatriote, tenez le voilà, et je leur montrai le vrai Fréchette, qui, ma parole d'honneur, ne valait guère mieux que moi. Il était tout pâle et recevait cette avalanche de bravos en pleine Académie française, en faisant mille efforts pour s'y dérober.

Ce couronnement par l'Académie dans des circonstances comme celles que je viens d'essayer de te raconter, est sans exemple, je crois. Remarque que les cinq Académies ont environ 400 à 500 prix annuels ou bi ou tri-annuels à distribuer, et que ça se fait un peu à la bonne fortune. C'est une tribune universelle, *urbi et orbi*, et c'est pourquoi on est sobre de superfluité. Tout ce qui tombe de la bouche du secrétaire perpétuel est accueilli par toute la presse, publié, commenté, reproduit dans les cinq parties du monde.

La presse française est une puissance qui connaît sa valeur et qui y met le prix. Tu ne peux glisser un bout d'article dans un journal de Paris sans payer, et très cher. Un seul journal de Paris m'a bien demandé vingt mille francs pour publier une série d'articles sur le Canada, pendant l'exposition. Rien pour rien. Et voilà qu'aujourd'hui toute la presse ouvre ses colonnes pour l'homme du jour, le Canadien, un sauvage, quoi !

Détails sur quelques-uns de ceux à qui des prix de vertu ont été décernés par l'Académie française.

Mandement a été précocité : à quine ans, il sauvait déjà sept enfants qui se noyaient dans le canal. Un peu plus tard, il faisait son tour de France, comme ouvrier charbonnier, et l'on peut dire aussi comme sauveur, car il n'est pas de sinistre, sur son passage, où il ne se soit signalé par son courage et son sang-froid. De retour à Auterive, il s'établit, se maria, est père de famille. Un jour, de sa forge où il travaillait, il entend de grands cris : une embarcation montée par deux jeunes gens vient de chavirer sur l'Ariège, grosse par la fonte des neiges. Mandement, tout en sueur, se jette dans l'eau glacée, sauve l'un de ses malheureux ; mais l'autre lui échappe. Une fluxion de poitrine est le plus clair profit de sa généreuse imprudence. Deux mois au lit, plus de travail, toutes ces avances épuisées, et, chose cruelle à dire, personne pour lui venir en aide.

Croit-on que cette indifférence le dégoûte de la charité ? Vous ne connaissez pas Mandement. Dès qu'il est sur pied,